

Itinéraire

Lorsque nous avons organisé cette rencontre*, nous avons souhaité qu'elle soit dédiée à la mémoire de Pierre Caminade, mort le 8 novembre dernier à l'âge de 87 ans.

Comme membre du comité de rédaction de la revue *Sud* de 1971 à 1991, comme poète installé dans le Var, à La Seyne-sur-mer, depuis 1954, Pierre Caminade se trouve doublement à l'honneur de cette manifestation qui nous réunit aujourd'hui.

Ses amis de *Sud* ont su témoigner à son épouse Madeleine, que je remercie d'être parmi nous, toute la douleur et la peine qu'ils ont ressenties lors de la disparition de leur aîné. Il les avait accompagnés au côté de Jean Malrieu, le fondateur de la revue, puis d'Yves Broussard, dans cette aventure littéraire qui va nous être présentée dans ses différentes dimensions.

J'ai encore en mémoire la réunion que *Sud* avait organisée en 1983, un 29 avril, il y a seize ans exactement, à Marseille dans le cadre d'une première manifestation nationale sur la poésie. C'était au musée Grobet-Labadie et c'est là que je vis Pierre Caminade pour la première fois. Il était au côté de Jean Bouhier et se livrait à l'exercice difficile de remplacer au pied levé Jean Rousselot, qui n'avait pu faire le déplacement, pour présenter le numéro double que la revue venait de lui consacrer.

Je me souviens qu'en retraçant l'action de Jean Rousselot à la Société des gens de lettres, Pierre Caminade avait souligné ses efforts en faveur d'un statut de l'écrivain digne de ce nom.

Présence de Pierre Caminade

Si un poète disparu n'a plus à livrer ce combat quotidien pour tenir sa place dans la société, il appartient à tous ceux qui continuent à entretenir le feu poétique de servir sa mémoire comme lui-même a servi de son vivant la poésie.

Toute parole prononcée aujourd'hui, certes, restera toujours en deçà et de l'émotion que peuvent transmettre tous les proches qui ont partagé les différentes périodes de la vie du poète, et de l'étude approfondie de l'œuvre qui demanderait un colloque entier. Il est à souhaiter d'ailleurs que ce temps vienne prochainement où témoignages et analyses rendront compte le plus justement possible de l'apport de Pierre Caminade à la poésie contemporaine.

Je tenterai simplement de montrer comment il incarne pour nous le poète qui a su, loin de Paris, dans le Var, participer au mouvement de la création de son temps, en sachant trouver sur le sol où il vivait, dans les contacts qu'il nouait avec les acteurs culturels de son entourage, dans la civilisation méditerranéenne à laquelle il appartenait, les éléments à même de nourrir sa pratique et son idéal poétique.

C'est à ce titre qu'il fut l'un des tout premiers que nous avons sollicité, lorsque à la rentrée dernière nous avons lancé l'opération « Var et poésie ». Souhaitant faire un bilan de la vie poétique dans le département au cours de ce siècle, cela coulait de source pour nous de demander à Pierre Caminade d'apporter sa précieuse contribution.

Sa réponse est datée du 12 septembre 1998. Elle était envoyée de La Grande Motte où il passait régulièrement ses vacances, non loin de Montpellier qui le vit naître le 25 octobre 1911 et qu'il quitta en 1933, après avoir obtenu une licence en droit.

Dans son courrier, Pierre Caminade nous signalait les différentes initiatives que la bibliothèque municipale de La Seyne avait prises en sa faveur. En septembre 1991, une après-midi avait été consacrée à son œuvre poétique. Le 24 octobre de cette même année, Jean-Max Tixier avait fait une présentation du poète. Le 25 novembre 1994 au Fort Napoléon, c'était le critique d'art qui était mis en valeur au travers de son regard sur vingt-neuf plasticiens de passage à La Seyne.

C'est en prenant comme repère cette « ville de mer aux quarante collines », selon l'expression même de Pierre Caminade, que j'aimerais évoquer quelques éléments de sa biographie.

Lorsqu'il s'y installe à l'âge de 43 ans, Pierre Caminade a déjà de nombreux actes de service dans la littérature et la vie culturelle.

Dès le lycée, à Montpellier, il s'implique dans l'avant-garde. En 1928, il occupe un petit rôle lors d'une représentation d'*Orphée* de Jean Cocteau. Joue à ses côtés un camarade, Olivier Séchan, dont le fils à son tour fera de la scène. Il s'agit du chanteur Renaud.

Dans les années trente, avec deux amis, Henri Féraud et Néoclès Coutouzis, il réactive le Ciné-club, contribue à imposer le parlant, programme, quelques mois à peine après sa présentation à Paris, *Le sang d'un poète* de Jean Cocteau dont l'œuvre le touche à cette époque.

Dans le même temps il fréquente le « groupe de Carcassonne » : Joë Bousquet, René Nelli et Ferdinand Alquié à qui il consacrera par la suite une étude.

C'est pour Paris que Pierre Caminade quittera Montpellier. Il y séjournera jusqu'en 1947, à l'exception de deux années occupées par le service militaire et la mobilisation. Dans la capitale, il prendra pleinement part aux débats qui agitent une période particulièrement troublée.

Avant-guerre, il participe à la création du « groupe Brunet » où se retrouvent de jeunes intellectuels, nourri de Marx et de Freud, préconisant une critique radicale de la société. Il agira également, avec Claude Cahun, au sein de l'Association des Artistes et écrivains révolutionnaires pour soutenir André Breton et les surréalistes.

C'est dans ces années qu'il commence à publier. *Se surprendre mortel* est le titre de son premier recueil de poèmes, publié en 1932. *Sans classe*, manifeste très politique, est écrit en 1939, en collaboration avec Christiane Rochefort, et accorde à la femme une place toute nouvelle.

À Paris, après-guerre, Pierre Caminade collabore au club d'essai de la radio. Comme pour le cinéma, il cherche à innover en imaginant une lecture de son recueil *Quatre plaisirs*, consacré au sport, sur fond de jazz, de matchs de football et de tennis. Le poète n'oublie pas qu'il est aussi un grand sportif. Et cette activité n'est pas pour lui antinomique avec la littérature. Il est aussi critique littéraire à *L'essor de Paris*, *Les arts et les lettres*. Les recueils de cette période, après *Le double du baiser* paru en 1941, *Corps à corps* en 1945, et *Quatre plaisirs* en 1946, déjà cité, tracent cet axe « sensorialiste » autour

Présence de Pierre Caminade

duquel le poète voudrait organiser sa vie et son œuvre. Nous aimerions y voir une thématique proprement méditerranéenne.

Il faut rajouter un séjour à Saïgon, où Pierre Caminade occupa des fonctions de direction auprès du conseiller aux affaires économiques du Haut-Commissariat de France en Indochine, après 1947, pour compléter la présentation de cette première moitié de sa vie, précédant son arrivée à La Seyne, avec Madeleine, en 1954.

C'est là qu'après des années de peines (il a perdu deux jeunes sœurs en 1914 et 1919, son père en 1922), de guerre, de voyages, il va enfin trouver les conditions nécessaires à son épanouissement personnel.

Voici, rapidement évoqués, quelques domaines d'une activité riche et débordante.

D'abord le journalisme avec ses collaborations au *Petit Varois*, à *Flash Méditerranée*, à *République*. Pierre Caminade réalisera quelques reportages économiques, puis reprendra sa spécialité de critique d'art. À ce titre, il sera le correspondant dans le *Var* des *Lettres françaises*.

Ensuite l'animateur culturel. Il aidera, fidèle à l'esprit de ses débuts, les jeunes de l'Association Guillaume Budé, conduits par Georges Laforest, à monter, à Toulon, *Orphée* de Cocteau. C'est Olive Tamari qui réalisera les décors.

Avec Marius Bruno et François Cruciani, dans les années soixante, il animera Carrefour des arts. Les grands poètes de la première moitié de ce siècle, tels Eluard ou Supervielle, y seront mis à l'honneur.

À Toulon encore, Pierre Caminade, de 1964 à 1972, s'occupera avec Simon Lantiéri, Bernard Blanc et quelques autres de la *Société méditerranéenne de philosophie*. Des conférences comme : « La philosophie et son rôle dans la culture », « Raison et déraison dans le monde d'aujourd'hui », « Peut-on ouvrir l'école ? » retiendront l'attention d'une partie de la jeunesse d'avant et d'après mai 68.

Signalons aussi pendant plusieurs années la présence de Pierre Caminade au jury du festival international du film maritime de Toulon.

Sa commune de La Seyne n'est pas oubliée puisqu'il y organisera le mois des arts, en prolongeant cette manifestation par une collaboration à *Étraves*, le bulletin de l'Office municipal de la culture et des arts de 1967 à 1978, avec Jean Ravoux et Jean Passaglia.

Des liens nombreux et des amitiés se nouent autour de toutes ces rencontres. André Salmon dont il a rendu compte dans la presse des

80 ans fêtés avec faste au Mourillon en 1961, Edouard Pignon, Albert Ayme, Mic Lobry, Etienne Blanc, Michèle Dolfi-Mabily, sont quelques noms pris sur une longue liste.

Parallèlement à cette vie culturelle, Pierre Caminade développera une activité intellectuelle et de création intense. En 1969, il soutiendra une thèse de doctorat de 3^e cycle intitulée *Un problème de poésie contemporaine : image et métaphore*.

Celle-ci sera publiée par Bordas en 1970. Elle lui permettra de donner des cours à l'université d'Aix-en-Provence, sur des sujets qui lui sont chers : théorie des textes littéraires contemporains, Michel Butor, Claude Simon, initiation au nouveau roman. Sur Claude Simon et le nouveau roman, il interviendra aussi aux colloques internationaux de Cerisy, ce qui le fait apparaître comme notre devancier sur cette relation poète/universitaire que nous essayons de créer à l'université de Toulon et du Var.

Dans ces mêmes territoires d'écriture, il faut encore situer son livre sur Paul Valéry qui sera traduit en japonais.

Sans oublier le romancier du *Journal d'une tendresse* qui obtint le prix Sévigné en 1973, et de *Le don de merci*, je voudrais terminer par le poète. Pierre Seghers, Téo Martius et bien sûr *Sud*, ont été quelques uns des éditeurs de sa poésie. C'est là sans doute que l'on peut retrouver l'homme dans sa vérité intérieure, si l'on pense avec Joë Bousquet que « la poésie est la langue naturelle de ce que nous sommes sans le savoir ».

Alors dans *L'arrière-pays*, *Lumières et lumière*, *Reliefs*, *D'une parole l'autre*, *Initiales*, *Entre soi*, on retrouvera l'homme méditerranéen, au milieu des paysages de son enfance, l'homme amoureux, présent à un monde dont il sait qu'il ne pourra lui offrir que des « noces éphémères ».

Rendons pour terminer la parole à Pierre Caminade avec ce poème extrait de *L'arrière-pays* (voir ci-après).

Jean-Luc POULIQUEN

* Hommage prononcé à la faculté des lettres, lors du colloque « La revue *Sud* et la création poétique contemporaine », organisé à l'université de Toulon et du Var, le 29 avril 1999.

Plaine

Plaine !

Sans ombre que celle de mes pas

Sans oiseaux que les vautours du vent

Mystère déployé de ma propre clarté !

Chance innombrable du travail et du fruit

Toute de certitude ma présence

A tous les horizons recommencée

Faisceaux incessants de quel phare diurne

Vagues figées mobiles de frissons

Sillons

Volumes de la nudité intérieure

Ma mort même a la limpidité crayeuse

De tes pierres et de ton infini

Rien de toi n'arrête le regard

L'homme est l'architecte en marche

L'insolence du donjon et du désir

L'arrière-pays, 1956

Une vibration de la parole

Né en 1911, Pierre Caminade est un vétéran de *Sud* où il a assuré quelques-uns des « frontons » de la revue : *Paul Valéry, Nouveau roman, Ferdinand Alquié, Jean Ricardou, Roger Laporte*, ce qui montre la direction et souvent l'actualité de ses pôles d'intérêt. Son premier recueil, *Se surprendre mortel*, est de 1932, et ce sont bien, comme l'indiquait Henri Féraud, « des poèmes qui nous apportent le message d'un univers nouveau... », tant bien des lustres après, ils nous semblent avoir été singulièrement en avance sur leur temps. Suivront : *Le double du baiser*, 1941, *Corps à corps*, 1945, *Quatre plaisirs*, 1946, *L'arrière-pays*, 1956, *Lumières et lumière*, 1962, *Reliefs, poèmes 1944-1966*, 1967. S'ajoute une thèse sur *Image et métaphore*, 1970, un essai sur *Paul Valéry* et des récits comme *Aveline, journal d'une tendresse*, 1972, ou *Le don de merci*, 1970, *Initiales*, 1987, etc.

« Je crois au geste d'un être qui se penche et qui caresse », écrivait-il en tête de son premier livre. Poète de l'amour, il a exprimé « l'angoisse d'être deux / dans l'absolue solitude » et toutes poussières fines du mystère qui régit les rapports entre les êtres, cela d'une voix personnelle. La poésie est pour lui « l'invention concrète de l'amour » et « une nécessité historique éternellement provisoire ». Présents les lieux de naissance, les noces, cet arrière-pays avec ses oliviers, ses pins, ses amandiers, sa plaine ou sa plage, cette nature du Sud qui l'habite et qu'il habite. Qu'il parle du sport, de la femme, de la terre ou de la ville,

Présence de Pierre Caminade

dans le jeu des sens et des sons, c'est toujours pour les saisir « dans une reconnaissance chorale ». Jamais le poète n'est seul, hôte d'une tour d'ivoire, il y a toujours l'autre, le geste de l'autre et les gestes communs, et cet enchaînement d'une analyse à une extase que lui a appris Paul Valéry. C'est une poésie du sens profond et des sens éveillés unis dans une même vibration de la parole*.

Robert SABATIER

* Robert Sabatier, *La poésie du XX^e siècle. Tome III : Métamorphoses et modernité*, Paris, Albin Michel, 1988.

Sensorialisme

En traitant naguère, à propos des livres d'Henry Miller, de l'érotisme en littérature, j'ai commis un oubli d'autant plus regrettable qu'il intéresse la France et spécialement le Languedoc. J'avais cru pouvoir décerner à Miller le premier prix de licence verbale dans la catégorie des écrivains contemporains. J'hésiterais à le lui accorder après la lecture de trois ou quatre volumes de Jean Legrand, édités à Paris par une maison infiniment respectable. On s'étonne qu'ils aient échappé à la vigilance de M. Parker. Surtout lorsqu'on sait que Jean Legrand est le fondateur, l'animateur, du « mouvement sensorialiste » qui, né à Montpellier, fait actuellement fortune (je parle du mouvement et non de son prophète) dans les milieux avancés de la capitale.

Tout cela est parti, comme dit Jean Legrand, d'une « association de jeunes brigands » gravitant entre le jardin des Plantes et les Trois grâces, au temps où, comme dit André Breton, « les surréalistes avaient raison ». La Première Guerre mondiale laissait cette jeunesse dans un état de quasi viduité intellectuelle, émotive et morale : il ne fallait pas, au cours des années 25-30, une perspicacité spécialement aiguë pour constater la faillite de la plupart des anciennes valeurs ! Parmi les greffes languedociennes du surréalisme, celle de Carcassonne, entée sur souche cathare, a donné jusqu'ici des produits fortement idéalisés ; celle de Montpellier, sur souche païenne, s'est orientée vers la fantaisie picaresque de Jérôme Bosch, ou vers la sensualité systématisée des Jean Legrand, Pierre Caminade, etc. Ceux-ci, qui avouent leurs

Présence de Pierre Caminade

filiations (« aucun mouvement, aucun homme, ne portera plus loin le mouvement de la pensée s'il n'a pas lui-même été porté dans la dernière lame de la pensée qui est le mouvement surréaliste »), ont choisi de mettre l'accent, dans une nouvelle définition de l'homme, sur la sensation : l'amour physique étant la plus intense de toutes et la plus communicative, l'acte d'amour devient la valeur essentielle, d'où la nécessité de le pratiquer consciemment, méthodiquement, analytiquement et d'y rapporter toutes les autres vertus humaines, conçues comme les servantes d'une « sensuelle fraternité* ».

Emile BOUVIER

* *Midi-Libre*, 12 août 1947.

Pierre Caminade « lecteur » et « passeur »

Dans son essai sur *Intervalle* de Michel Butor, Pierre Caminade écrit à propos de certains critiques qui lui paraissent exemplaires : « Ils appartiennent à ce type nouveau de lecteur que souhaitent des Mallarmé, des Valéry, que souhaitent et que tentent de former les Butor, Robbe-Grillet, Jean Ricardou, d'autres encore – type que chacun de nous peut sentir balbutier en lui et qui peut le susciter de soi-même. »

Tous les mots portent. À commencer par ce « sentir balbutier » si révélateur d'une recherche qui, avant d'être systématique et théorique, répond à un tâtonnement intérieur, une impulsion secrète qui conduit à tenter de décrypter une œuvre après en avoir ressenti concrètement la présence et l'exigence. Mais c'est surtout le petit membre de phrase « que tentent de former » qui est à retenir. Pierre Caminade a touché là du doigt une donnée essentielle de la littérature développée à l'époque du nouveau roman : la coopération étroite auteur-lecteur qui fait qu'une certaine écriture « nouvelle » doit être à même de susciter un type de lecteur « nouveau ». Ce lecteur nouveau, Pierre Caminade l'a été pleinement et il a été dans ce domaine d'un prosélytisme particulièrement ouvert et efficace. Je ne peux oublier la période – les années soixante-dix – où, au lendemain de rencontres chaleureuses qu'avait initiées notre ami commun Simon Lantiéri (philosophe incomparable de la lucidité ludique) à Toulon ou à La Seyne, j'avais été amené à lui proposer d'offrir quelques cours complémentaires aux étudiants de la

Présence de Pierre Caminade

faculté des lettres d'Aix. À titre personnel et en raison de son expérience. Il avait publié un ouvrage, *Image et métaphore*, où il avait travaillé d'une manière très approfondie sur « l'image poétique moderne », qu'il étudiait aussi bien chez Breton ou Réverdy que chez Octavio Paz, ou à travers les analyses de Bachelard, ainsi que sur le langage métaphorique de Robbe-Grillet, Ricardou ou Michel Deguy. Poésie et roman étaient simultanément ses territoires et les disciplines alors si à la mode de la « textualité » et de la « littéarité » n'avaient pas de secrets pour lui. Il a dû former beaucoup d'esprits, éveiller de nombreux étudiants. Et, comme ce n'était pas son métier d'être universitaire, il l'a fait sans pédantisme ni raideur, mais d'abord avec la chaleur humaine qui était la sienne.

Quand je regarde aujourd'hui la « table » de ses cours, je suis frappé de voir à quel point il s'était organisé en professionnel des sciences du langage et du texte. Par exemple, l'ensemble qu'il avait construit sur le thème de la rhétorique et de l'image commençait par une réflexion sur l'« invention » et la « disposition » selon Valéry dans l'écriture pour se développer en direction d'une étude des « figures » chez Roussel, Proust ou Ponge. Et, de Genette à Derrida, toute une documentation de circonstance, liée à l'actualité de la recherche, venait à l'appui. Dans une autre série d'interventions consacrées à Robbe-Grillet et Nathalie Sarraute, il allait jusqu'au bout de cette mise en « soupçon » généralisée de l'écriture romanesque traditionnelle qu'a été l'aventure du nouveau roman.

Aujourd'hui Nathalie Sarraute est morte et le nouveau roman est peut-être devenu pour beaucoup, étudiants compris, l'ancien roman d'une époque qui s'éloigne. Mais ceux qui, en ce temps, ont été les observateurs et les « passeurs » de toute une remise en question qui secouait la littérature ont joué un rôle considérable dans une avancée de la fonction critique qui s'est progressivement déplacée vers la philosophie moderne se réclamant souvent de l'appui du structuralisme linguistique. De ces mouvements, de ces avancées, Pierre Caminade a été un témoin actif, toujours en éveil. Et pour juger de la façon dont il jetait un pont entre la modernité et la culture classique, il faut relire ce texte consacré à l'ouvrage *Intervalle* de Michel Butor dont je parlais au début pour voir combien le lien de Butor à Nerval qui traverse le livre s'y

inscrit avec lucidité. Moi, qui sortais de mes travaux sur Nerval à l'époque, j'y étais sensible avec une sorte d'émerveillement !

C'est que je savais que Pierre était aussi un créateur, un romancier, un poète. Réellement ou virtuellement. Il ne faisait pas ses cours pour enseigner, pour s'improviser professeur, mais pour « passer » authentiquement quelque chose qu'il avait en lui, au plus profond, au plus secret. Sa passion même de lecteur.

Raymond JEAN

Avertissements

I

Je n'ai connu Pierre Caminade que par ses lettres et ses textes. Ce n'est pas si mal pour un écrivain. Jean Ricardou, que je cite dans la lettre que voici, ne se reconnaît plus tout à fait dans les propos qui furent les siens. Il a fait savoir à Madeleine Caminade qu'il y voyait « une caco (hypotaxo-parachoro) texture ». Je continue au contraire à les trouver lumineux (et trouve de l'humour à son autocritique). Tant à regretter quelque chose, moi, je regrette la facilité de la fin de ma lettre, où le compliment au vrai écrivain-poète que fut Caminade s'arc-boute sur une inutile méchanceté contre *Tel Quel*.

D. N.
juin 2000

II

Si la publication, que l'on sollicite, du rapide commentaire privé expédié à Dominique Noguez (à propos de « Aube » dans la revue *Fénix*), et dont celui-ci a bien voulu faire état dans sa lettre du 21 novembre 1966, peut servir la mémoire de Pierre Caminade, je l'autorise bien volontiers, encore que je sois affligé, et par son contenu sommaire, et par son style trop lâche. La formule terminale, par exemple, « ce que c'est qu'écrire » me paraît, et d'autant plus si l'on s'avise de son propos, singulièrement malheureuse. L'on appelle cela, aujourd'hui, dans la discipline que j'anime (la textique), une... caco (hypotaxo-parachoro) texture. N'aurait-il pas, le jugement eût ainsi émané d'un moins piètre scripteur, été mieux venu de préférer : « ce qu'il en est d'écrire » ?

J. R.
juin 2000

Paris, le 21 novembre 1966

Voyez-vous, cher Pierre Caminade, je ne vous oubliais pas. J'ai d'abord emporté à Cerisy – où m'a rejoint votre très aimable carte – *Fénix* II pour le montrer à Ricardou. Lui parti avec, sans m'avoir pu dire son sentiment, j'ai dû deux ou trois fois le relancer. Et je reçois enfin aujourd'hui le texte et le commentaire.

D'abord le commentaire, que je recopie :

« Ce qui me semble tout à fait remarquable dans l'*Aube* de Caminade (et qui excite le désir de relire) c'est, à partir (disons pour simplifier :) des deux pôles majeurs de la fiction, la contamination respective de l'un par l'autre. Ainsi la scène érotique envahit-elle à seconde lecture 'la scène de la sardine', dédoublant la fiction première de toutes sortes d'allusions, jusqu'à lui donner, presque, un statut amphibologique. D'où un phénomène annexe : ce qui résiste (fût-ce provisoirement), à ce processus métaphorique (chaque scène tendant à devenir métaphore de l'autre) prend une acuité extraordinaire. Inversement l'érotisme se pénètre de sang, de viscères et de mort, etc. Le croisement activité-passivité m'assure que tout cela n'est pas fortuit et que Caminade, donc, sait parfaitement ce que c'est qu'écrire un texte. »

Inutile de vous dire que ce commentaire m'apparaît lumineux. Il m'a donné en tout cas envie de relire *Aube* et cela a été (peut-être plus encore que les premières fois) un *enchantement*. Ce n'est pas tant la structure de votre texte (la part de l'*effort*, de l'*application*) qui me retient, moi (encore que j'en décèle toute la très belle et très simple rigueur), que l'*impalpable*, le voluptueux, de cette prose qui semble venue du *bout des lèvres*, prose goûtée, gustative et buccale, dirait-on. Je n'analyse pas, je lis : et voici ce que la lecture suscite : une sorte de torpeur très douce (et très sensuelle) qui culmine au moment diffus du passage de la première à la seconde image (de la mort de la sardine à l'étreinte). C'est comme si je m'étais *laissé avoir* ; c'est-à-dire que le passage s'est effectué, insensiblement, à mon insu (et vous comprenez ce que cela suppose, selon moi, d'admirable habileté de votre part).

Présence de Pierre Caminade

L'architecture de votre texte n'est pas dure et géométrique, mais courbe et fluide. Ce n'est pas l'image de blocs de pierre ou d'entrelacements de fils qui me vient pour la décrire, mais celle d'un *sablier* : où, selon la position qu'on lui donne, deux sables peu à peu se mêlent, l'un se teintant progressivement et subtilement de la couleur de l'autre, et réciproquement.

Alors voici, cher Pierre Caminade : l'avis de Ricardou confirmant le mien, je n'ai plus qu'un conseil (*pressant*) à vous donner : poursuivez votre œuvre et *publiez*. Une dizaine ou une vingtaine de textes comme *Aube*, unis, pourraient constituer la matière d'un livre. Adressez-vous, maintenant, à *Tel Quel* au Seuil. Donnez des textes à d'autres revues (et par exemple à la future *Manteia* de Gérard Arseguel ; à la *NRF* où je pourrais, de mes faibles forces, vous appuyer : en ce cas, envoyez-moi directement vos textes – pourquoi pas *Chevaucher* et d'autres de cette trempe ?).

Vous lire me redonne courage et honte un peu pour les trop *légères proses* que j'ai envoyées à *Fénix* (mais au fait, c'est de leur légèreté que je me faisais gloire...). Vous me rappelez (comme Ricardou, d'ailleurs) qu'écrire c'est se méfier de l'écriture, et composer. Et ceci me renforce dans les projets à très longue échéance que je mûris, et que réalisera seule une infinie patience. Vous êtes un parfait exemple, il me semble, de l'écrivain comme j'imagine qu'il doit être *aujourd'hui* : conscient de la révolution qui s'opère, mais point jusqu'au gréganisme ou au psittacisme – allant, superbement, *dans son sens* (comme ces peintres qui, à *côté de* Picasso et malgré Picasso...).

Encore un *aveu* : les gens de *Tel Quel* ne peuvent que vous aimer ; vous écrivez *presque* comme eux. La différence, c'est que *vous avez du talent*...

J'attends, déjà impatientement, de vos nouvelles, cher Pierre Caminade, et vous salue bien cordialement.

Dominique NOGUEZ

Sur *Le don de merci* annoté par l'auteur

Virgule n. f. Signe de ponctuation qui indique une pause peu marquée et s'emploie pour séparer des propositions subordonnées non coordonnées, pour isoler les mots mis en apostrophe ou en apposition, ou entre les termes d'une énumération...
(Dictionnaire Hachette en couleurs).

À Madeleine.

Moi, pas fétichiste. Pas fétichiste du tout. Pourtant, je possède un exemplaire du *Don de merci* auquel je tiens comme à la prunelle de mes yeux. D'abord parce que c'est Pierre qui me l'a offert. Ensuite, et surtout peut-être, parce qu'on y trouve des annotations de la main de l'auteur, en vue, je le suppose, d'une nouvelle édition de l'œuvre. Mon admiration pour ce texte – d'aucuns le savent – ne date pas d'hier mais d'une bonne trentaine d'années. Ce n'est donc point, contrairement aux apparences, un réflexe sentimental d'ancien combattant ni une émotion de commande qui guide ma démarche.

Présence de Pierre Caminade

« Achevé d'imprimer pour le compte de Robert Morel éditeur (1970 tous droits réservés), les Hautes Plaines de Mane 04, France, pour la première fois en janvier 1970, par l'Imprimerie de France, à Choisy-le-Roi, et relié dans les mêmes ateliers d'après la maquette d'Odette Ducarre », l'ouvrage se présente comme un livre cartonné de 230 pages, la couverture ne comportant que le titre, le numéro 1 de la pagination et le début du texte :

Elle est immobile. Les dunes sont soulevées, brossées, défaites en une fine poussière grise, qui retombe aussitôt sur place en dunes neuves et semblables, ombreuses, dorées, denses et fermes, aussi nettement sculptées chaque seconde pour l'éternité qu'inexorablement détruites la seconde suivante. L'eau monte le long des cuisses, s'arrête à mi-cuisse, redescend, à peine au-dessous du genou...

Et tout le livre est déjà là, dans cette première page qui est aussi la couverture. Le nouveau roman sévit encore. Mais certains, subrepticement, s'échappent d'un groupe qui ne fut jamais une école ni même une phalange constituée. Claude Ollier, Raymond Jean (pour ne citer que des amis) y touchent encore du bout de la plume mais tracent déjà leur propre route. Pour bien connaître et maîtriser un territoire, il faut bien sûr y être allé ; mais, surtout, en être revenu (fonctionnement direct de la polysémie !). *Le don de merci* a parfaitement intégré les éléments nécessaires et les a dépassés. Car nul n'ignore qu'il ne suffit pas d'apprendre une recette de grand chef pour réussir un plat sublime.

Je passerai rapidement sur ce qu'il convient d'appeler des corrections d'auteur. Page 12, passage d'une interjection à la ligne inférieure. Page 53, suppression d'une relative qui alourdissait inutilement le texte. Page 57, remplacement de l'expression « emprisonne plus étroitement la droite » par « repose sur l'épaule »... du cavalier (ce qui, par parenthèse, m'évoque le titre de l'un des grands livres de Jean Orizet). Page 127, remplacement du périlleux néologisme « musicalisation » par le simple « composition » qui a le mérite de dire exactement ce qu'il veut dire, d'alléger la phrase et... d'exister. Hors cela, quelques mentions « p. tant du manus. » qui renvoient à l'évidence au texte initial.

Mais ce qui m'intéresse, c'est la féroce traque aux virgules à laquelle s'est impitoyablement livré Pierre. Ici, le *deleatur* fonctionne à plein, avec une grande efficacité. Je prendrai pour exemple la page 68,

la plus raturée de l'ouvrage. Toutes les virgules n'y sont pas systématiquement sabrées. Il en a toutefois supprimé seize, ce qui est loin d'être négligeable. Certaines de ces suppressions sont tout à fait dans les règles. Par exemple : « un coup de rein (suppression de la virgule = §) ajusté à un bondissement... ». D'autres, les plus nombreuses, correspondent – mais toujours à bon escient – à une pratique de l'époque et visent les propositions subordonnées non coordonnées, les mots mis en apostrophe ou en apposition, les termes d'une énumération. Cela contribue à donner à la phrase l'aspect litannique souhaité. Par exemple : « retombant en avant lourd (§) la tête heurtant le sol (§) le nez en sang, s'abandonnant (§) pantelant (§) tenant encore », etc. ou encore : « le périnée (§) les fesses (§) heurtés (§) choqués (§) des douleurs aiguës et lourdes », etc. Je dois pourtant à la vérité de dire que dans un (seul) des cas cités, j'ai légèrement triché pour rétablir ce qui n'était manifestement qu'un oubli et non une omission volontaire dont on puisse tirer un enseignement quant à la méthode appliquée par Pierre. Il est à remarquer qu'aucune des suppressions ne nuit à la compréhension générale de la phrase mais lui donne une cohésion qui peut-être assimilée à une oralisation en un seul souffle. L'alternance de périodes à peine ponctuées et de phrases très courtes, souvent nominales, donne à l'ensemble de la page – et toujours en fonction du sens – un rythme très particulier que Pierre maîtrisait parfaitement.

Dans le numéro 5/6 de la regrettée (mais en partie ressuscitée sur des bases plus rigoureuses) revue trimestrielle *Sud*, consacré au nouveau roman, parmi les contributions de Ricardou, Barilli, Claude Simon, Ollier, Raymond Jean, Bruce Morrissette, Sylvère Lotringer, Hélène Prigogine, Françoise van Rossum-Guyon et Josiane Duranteau (reprises du colloque de Cerisy-la-Salle 1971) Pierre Caminade glisse la sienne, *Métaphore et Nouveau Roman*, qui aborde peu le problème des rythmes et ceux qui lui sont liés – spécialement celui de la ponctuation. Mais « l'infraction au code, est-il dit quelque part dans l'analyse conclusive de la décade, devient elle-même productrice ». La suppression d'une bonne part de la ponctuation traditionnelle, entreprise en elle-même mineure et qui ne saurait en aucun cas être revendiquée comme caractérisant certaines formes du nouveau roman, lui étant bien antérieure, spécialement en poésie (pour moi l'œuvre entière d'Ollier est une entreprise poétique de haut vol), est cependant assez significative

Présence de Pierre Caminade

pour que l'on s'y attarde quelques lignes. Le nouveau roman, souligne l'impossible Jean Ricardou, remarquable théoricien à qui manquèrent peut-être *quelques* qualités de cœur (mais le cœur, il est vrai, a-t-il *quelque* rapport avec l'écriture pour *quelques* dynamiteurs bien « parisiens » que tentaient certains aspects de la bataille surréaliste – et si j'en fais ici mention, c'est que Pierre eut à en souffrir durement dans sa naïveté et sa générosité presque maladroites), le nouveau roman, donc, demande à ses lecteurs « d'apprendre à lire ». Les règles définitives de la ponctuation sont si tardivement fixées en notre langue (le latin fort souvent ne séparait pas les mots, conservant au texte son aspect de *continuum* – justement) qu'il est inutile de démontrer plus avant que le lecteur – *s'il lit vraiment* – peut s'en passer, et qu'elles ne sont qu'une facilité technique destinée à encourager les paresseux à la lecture. Les élèves dont nous sabrions naguère les lacunes de ponctuation en font l'éclatante démonstration *a contrario*.

C'est à éduquer le lecteur que s'emploie en ses *delectur* Pierre Caminade, à qui il convient ici de laisser le dernier mot : « Ils avancent le long du chemin de halage, de ce chemin qui est la seule terre compacte, étroit, isolé parmi les eaux, et solide, le cordon littoral, rien n'arrête le regard, tout est surface, surface monotone, silence volumineux, horizontal, où le corps est le seul volume dressé, compact et souple. Le soleil se couche très loin, contre un des murs du cloître. Ils le regardent parfois. Le soleil se soulève, braise orangé rouge, s'immobilise, bascule. La nuit ne venait pas. Il n'y a personne ? »

Retour en force de la virgule.

Et dernières phrases de ce livre pour moi capital, *Le don de merci*.

Jacques LOVICH

Métaphore de la tendresse

J'ai eu la chance de connaître Pierre Caminade au sein de la revue *Sud*. À l'auteur de *Image et métaphore* (Bordas, 1970), longtemps un « classique » dans les milieux universitaires, se substituait peu à peu le poète d'*Initiales*, *D'une parole l'autre* et du *Sablier invisible*, mais le *Journal d'une tendresse* restait de moi inconnu jusqu'à ce qu'une main amie m'en ait récemment permis la lecture. Et j'avoue que cette œuvre publiée en 1972 par Robert Morel (et lauréate du prix Sévigné, l'année suivante) m'a pleinement conquis. Elle occupe un créneau original entre l'œuvre de l'essayiste-théoricien et celle plus vibratoire du poète.

Il s'agit du journal d'une éducation sentimentale – sexuelle et sentimentale, pour être plus précis – écrit entre 1944 et 1946, laissé dans un tiroir, puis repris en 1971. L'action se passe entre le 21 avril et le 15 juin 1944. Le narrateur fait la connaissance d'une toute jeune fille, Aveline, qui « n'est ni belle ni jolie selon le sens commun » mais qu'une « flamme » habite, dont on ne sait si elle exprime le don ou la crainte. Le narrateur est émoustillé, et lui qu'une intellectualité encombrante paralyse, se décide à séduire l'innocente. Baisers et caresses s'échangent fougueusement et maladroitement. Tantôt « la jeune vierge se crispe et se ferme », tantôt elle s'offre détendue aux baisers.

Le narrateur demeure, quant à lui, sur ses gardes, hostile au lien qui risque d'attacher à lui la jeune vierge. Une prostituée ne serait-elle pas finalement moins encombrante ?

Présence de Pierre Caminade

Pourtant, le désir, la provocation et le goût du marivaudage hâtent la consommation de l'acte sexuel, qui laisse le narrateur, fin lecteur de Proust, dans une torturante expectative : « Je suis dans l'ignorance de l'exacte mesure du plaisir d'Aveline. Ça me tourmente ».

En fait, le journal du narrateur est une troublante interrogation sur les abysses de la sexualité et, en même temps, une dénonciation des « bourgeoisies nationales » qui, dès 1933 (date d'accession de Hitler à la Chancellerie), ont gangrené la pensée au nom d'une morale restrictive, féroce, contre l'homosexualité. Or le héros narrateur, qui a assimilé les découvertes freudiennes tout en s'en méfiant, est attentif à toutes les formes de la sexualité et à toutes les inversions de rôle. La jeune Aveline le convie à une certaine passivité appelée à mieux lui faire sentir son propre corps et le secret de sa nudité : « Tu me fais découvrir la nudité de l'homme comme s'il n'y avait eu jusqu'alors que celle de la femme ; et j'en aime mieux la tienne. »

Le narrateur accomplit une sorte de révolution mentale en ce qui concerne les choses du sexe, et il sait bien que la véritable révolution réside là et non dans le manichéisme des « forces d'écrasement qui ont réussi, une fois encore, à jeter à la mort tant de millions d'hommes ».

C'est, le pacte germano-soviétique aidant, du Marcuse avant la lettre. Pierre Caminade exprime en 1944 ce que les étudiants du monde occidental clameront en 1968. Et l'extraordinaire, c'est que l'exploration de toutes les ressources corporelles de l'amour, comme dans le jeu du culbuto, permet de mettre en lumière non pas une mécanique digne des romans du marquis de Sade, mais l'éclosion d'une infinie tendresse.

Pierre Caminade rompt avec une certaine bien-pensance qui vise à séparer l'âme du corps, le désir de l'acte. Les jeux savants du sexe donnent au narrateur « un appétit d'éternité sensible jusqu'à la mort ». Au terme de son journal, le narrateur écrit : « Lente totalité adorable du corps, possible par la totalité lente du cœur. » Mais la dernière image évoquée à la date du 15 juin 1944 est celle d'un train chargé de tanks, et la toute dernière phrase évoque « l'émotion de voir toute l'énergie humaine pervertie par la mort, tout ce qu'il faut surmonter pour faire l'amour ».

Cette conclusion permet au *Journal d'une tendresse* de se distinguer du *Diable au corps* de Raymond Radiguet, publié en 1923 et qui racontait l'idylle d'un très jeune homme avec une femme dont le

fiancé est au front. Les « quatre ans de grandes vacances » que furent pour le héros les années 1914-1918 avaient un parfum de scandale. Dans le *Journal d'une tendresse*, situé pendant la Seconde Guerre mondiale, ce n'est point le scandale qui est recherché (d'ailleurs le scandale du *Diable au corps* ne nous découvre qu'un amour de type très conventionnel, pigmenté de cruauté assassine), mais l'accession à ce que les impérialismes et les nationalismes occultent profondément : la révolution par l'amour, par l'amour total.

Le texte de Pierre Caminade vit de cette tension, dans cette tension. À ce qui n'aurait pu être qu'une image stéréotypée de l'amour, l'auteur substitue la merveilleuse métaphore de la tendresse.

Il n'est pas étonnant que Pierre Caminade n'ait retravaillé ce texte osé qu'en 1971, après avoir publié *Image et métaphore* en 1970. Ce que l'essayiste avait détecté avec des outils théoriques, le créateur l'avait déjà expérimenté, avec une audace très actuelle.

J'ai donc connu à *Sud* un homme dont j'ignorais le *Journal d'une tendresse* que je tiens aujourd'hui pour son œuvre maîtresse.

Daniel LEUWERS

JUILLET 1939.

N° 2

SANS CLASSE ⁽¹⁾

Points de départ pour le renouveau révolutionnaire

IV.

1°) La vie des êtres du groupe monogamique ou (ou et) polygamique est une confrontation, une lutte permanente avec crises, révolutions, sauts, stagnations, progrès, résolution de problèmes, hypothèses, expériences, développement de la jouissance, de la connaissance, de la révolution.

2°) Ils posent et résolvent et reposent constamment la contradiction entre le sujet-objet et l'autre sujet-objet par l'objectivation systématique et par tout moyen de leur désir et de leur jouissance.

2°) Ils résolvent la contradiction entre la beauté et la laideur parce qu'ils savent qu'il n'y a de beauté que du « convulsif », que du « comestible » et qu'ils sont à la fois qui mange et qui est mangé.

4°) Ils font l'unité du plaisir et de la douleur, du particulier fini et du général infini parce que l'orgasme dont ils accroissent la qualité et la durée, est cette unité du plaisir et de la douleur, est la rupture effroyable et magnifique du principe d'individuation.

5°) Ils savent que pouvoir et vouloir sont synonymes ; que leur rencontre est une conquête ; que le désir est conquête ; que la jouissance est conquête ; que la révolution est conquête ; que la vie humaine est conquête.

Pierre Caminade et Christiane Rochefort.

(EXTRAITS)

Le don de merci

Nous retrouvons dans *Le don de merci* le surprenant chantre de l'Espace et du Mouvement de *Reliefs*.

L'espace du récit – celui d'un couple qui se livre au triple jeu de l'amour, de la mer et des mots croisés – semble dévoilé par le regard d'un peintre cubiste. La dominante est la forme géométrique, précise, dure. Point de ces contours alanguis et évanescents à la frontière indécise de la lumière et du rêve : c'est la verticalité de « midi le juste » qui limite les choses à leurs arêtes nettes. La poésie jaillit non d'un imaginaire transfigurant le réel, mais de l'acuité d'une vision qu'aiguise la culture systématique, sans aucun dérèglement, de tous les sens. « La nature est un champ sensoriel qui aimante au regard les reliefs et au toucher la caresse panoramique de l'œil. »

L'espace acquiert ainsi des dimensions nouvelles, celle du jouir et celle des harmoniques entre les différentes expériences sensorielles. C'est la présence humaine, celle des corps entrelacés d'un couple vrai, qui confère à l'espace cette puissance polymorphe où le toucher se fait vision, la vision toucher, la conscience musculaire « Relief », le jouir « orgasme tzigane ».

À cet égard, la question la plus intéressante que l'originalité de cette expérience sensible nous fait poser, c'est celle de son rapport avec le langage qui l'exprime. Par exemple, cet espace musicalisé du coït qui permet à l'auteur de parler d'un « orgasme tzigane » n'est-il que métaphore ? Non, à moins que nous ne soyons aux sources vivantes de la métaphore : dans un espace intérieur, antérieur à la séparation, à

Présence de Pierre Caminade

la mise en ordre des sensations, antérieur à la distinction du jouir, événement interne, et de la spatialité du monde extérieur. C'est dans cet espace originaire, dont Pierre Caminade se fait superbement le chantre, que la correspondance secrète entre les différentes expériences du corps prend son sens vécu, et peut ainsi donner lieu, au niveau de l'écriture, à des transpositions d'un registre en un autre qui n'ont rien d'une simple figure de style.

Sans doute est-ce à travers les bijoux sculptés du langage que l'auteur nous introduit dans cet espace. Mais précisément, ce langage est « poietikos » en ce sens qu'il affecte la réalité sensible en profondeur au contraire de la simple image qui la suggère seulement. Et ceci à un double niveau.

D'abord, comme l'auteur le souligne lui-même, un *certain* langage a le pouvoir de faire surgir la réalité qu'il désigne. « Ma peau a besoin de ta peau », dit l'amant à l'aimée. Et aussitôt, ô merveille, l'incantation opère le miracle charnel de la fulgurance du désir. « La peau bruit dans les roseaux des phonèmes et les mots grésillent par tous les pores. »

Ensuite et surtout, pour le problème qui nous occupe, cette musicalité de l'espace du toucher et du jouir (bruire, grésiller, orgasme tzigane) n'a-t-il pas sa source, non pas dans un certain langage, mais dans le langage considéré comme fondateur de l'humain en général, et de cette conscience « musicale » du corps propre en particulier ? Seul un homme qui parle, pour des raisons qui restent à approfondir, peut faire l'expérience d'une durée musicale en laquelle se déploient les rythmes du désir et de l'extase. Emouvante et souveraine rencontre de la Vie et de la Parole que cet espace musicalisé du jouir !... Dans ce qu'elle a de plus esthétique, l'expression propre à Pierre Caminade, loin d'être simple image, rejoint donc ce que le fait même de parler a créé au niveau du vécu sensoriel.

On peut donc penser qu'avec les modes d'expression employés dans *Le don de merci*, nous nous trouvons en présence d'un langage essentiel, créant ce qu'il dévoile. Et d'un langage universel, car si ce chant du sensible est bien particulier à Pierre Caminade, en revanche, s'il est vrai que les correspondances entre les sensations sont dues à la présence même du langage, c'est chacun d'entre nous qui, en lui-même, peut faire l'épreuve des descriptions proposées, et ceci en dépit de leur originalité.

L'espace du récit est aussi un espace métaphysique si l'on veut bien entendre par là, non le médiateur de quelque révélation suprasensible, mais le lieu privilégié d'un couple qui s'aime et qui ne peut y vivre sans être rappelé à son humaine condition sous le double et antithétique aspect de la mort et de l'existence comme personne.

« Elle ne vieillira pas. Cet homme qui l'aime, l'aimera toujours. » Cette ferveur de l'amant est en accord avec la lutte cosmique des contraires où se surmonte l'opposition entre l'immobile et le mouvant, où « le permanent est le don d'innombrables vivacités éphémères ». Le couple participant des jeux éternels de la mer et du sable se referme sur lui-même dans un temps circulaire sans commencement ni fin dont le centre est en chacun des instants vécus. Mais, comme dans le *Cimetière marin*, cet accord est dénoncé au moment même où il s'accomplit dans notre conscience extatique. L'ode à la joie, le chant de victoire qu'entame le couple à la fin du livre ne prend son sens que sur fond de fragilité. Elle vieillira... La nuit viendra... Cette permanence de l'univers ne nous concerne pas :

« Elle est absente... l'eau enveloppe l'absence. » La présence à la mer est absence à soi. Mais cet espace élémentaire, essentiel, contradictoire du quotidien, est aussi rappel à soi et à l'autre aimé. Il y a « quelqu'un » pour faire sien ce « moment surpris, isolé dans le siècle des siècles », ce moment entre le « naître et le mourir » dont parle Valéry et que seule une conscience qui a triomphé de la permanence peut saisir. Il y a « quelqu'un » pour transformer l'Autre éphémère en être essentiel, pour l'élever « en offrande au soleil, en présentation d'idole ». Il y a « quelqu'un », enfin, pour nommer les choses, pour s'ouvrir « au pays des étangs de la mer » dont les espaces silencieux se déploient au rythme des phonèmes.

Mais cet espace métaphysique où se croisent les fulgurances de l'amour, de la mort et du regard, est aussi bien le lieu d'une contre-métaphysique. « La mer... est claire profondeur... secrète absence de secret. » « Chienne splendide, écarte l'idolâtre », pourrait s'écrier Caminade à la suite de Valéry. Les dieux n'ont point droit de cité ici. Ce n'est pourtant pas un univers où tout sacré est exclu, semble-t-il. Mais il s'agit d'un sacré païen, fête dionysiaque du jour. Un jour qui, tout en n'étant vécu que sur fond d'entente intellectuelle et affective du couple, s'affirme avec une insolente exubérance en tant que tel, et uniquement

Présence de Pierre Caminade

en tant que tel. Même pas « insolente » d'ailleurs, car nul interdit à transgresser, nulle libération à revendiquer ; et cependant, ce jouir ne se réduit pas uniquement à lui-même, il se dilate jusqu'aux dimensions de l'univers et de son mouvement éternel. Le corps est « l'érection du temps ». Et ce n'est sans doute pas par hasard si la femme aimée est aussi la nageuse, si les gestes de la nage viennent se superposer ou se fondre dans les gestes de l'amour, dans une savante composition des chapitres où la technique se met au service du sens : un érotisme originaire s'affirme où la femme ne se distingue pas de son symbole universel, la mer. Mais pas plus que tout à l'heure il ne s'agissait d'une simple métaphore, il ne s'agit ici d'un simple symbole : dans cette extase païenne des jeux de la mer et de l'amour qui nous valent de si belles pages au début du livre, c'est cette nageuse se dessinant sculpturalement entre ciel et mer, dont on voit « l'eau monter le long des cuisses et soulever le corps », c'est cette nageuse scellant l'union de l'inhumain et de l'humain, du permanent et de l'éphémère, de l'absence et de la présence, c'est cette nageuse qui est aimée.

Dans *Le don de merci*, le pur sentir est, par la magie du Verbe, accompli et révélé dans son essence esthétique. L'Homme et la Femme, en marge du Quotidien, aux frontières du Silence et de la Parole, au croisement de la scintillante absence à soi de l'univers et de la Présence humaine, réalisent le Couple.

Yvonne DAMON